



In Situ

Revue des patrimoines

29 | 2016

**Ensembles mobiliers, industriels, techniques.
Connaissance, protection, conservation, présentation
au public**

Faut-il détruire Dubuisson ? Journée d'étude sur l'ancien musée national des Arts et traditions populaires

Paris, Institut national d'histoire de l'art, jeudi 10 mars 2016

Christian Hottin



Éditeur

Ministère de la culture

Édition électronique

URL : <http://insitu.revues.org/13436>

ISSN : 1630-7305

Référence électronique

Christian Hottin, « Faut-il détruire Dubuisson ? Journée d'étude sur l'ancien musée national des Arts et traditions populaires », *In Situ* [En ligne], 29 | 2016, mis en ligne le 21 juillet 2016, consulté le 04 novembre 2016. URL : <http://insitu.revues.org/13436> ; DOI : 10.4000/insitu.13436

Ce document a été généré automatiquement le 4 novembre 2016.



In Situ Revues des patrimoines est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Faut-il détruire Dubuisson ? Journée d'étude sur l'ancien musée national des Arts et traditions populaires

Paris, Institut national d'histoire de l'art, jeudi 10 mars 2016

Christian Hottin

- 1 Le film est des plus populaires, mais la référence très confidentielle. Les organisateurs l'ont souhaité présente au cours de la journée. Dans le diaporama initial, au milieu d'autres images montrant le musée au temps de sa splendeur, apparaît un court instant le bureau du colonel Toulouse, machiavélique directeur des services d'espionnage dans *Le grand blond avec une chaussure noire*¹. Ainsi, en 1972, au moment de l'ouverture de sa galerie d'étude, chef-d'œuvre de muséologie scientifique, le musée incarnait aussi la modernité architecturale des Trente Glorieuses finissantes, au point de servir de cadre supposé aux activités de services secrets hautement sophistiqués.
- 2 Introduite par Jean-François Cabestan, animée par lui avec Jean-Paul Robert, cette journée d'étude au titre provocateur avait en fait pour objectif de réfléchir, de manière très rationnelle et surtout très réaliste, au devenir de l'ancien musée des Arts et traditions populaires, réalisation majeure de Jean Dubuisson, imaginé à partir de 1953, ouvert en 1972, fermé en 2005 et quasiment inaccessible depuis 2013, date du départ des derniers agents travaillant sur le site².
- 3 Construit sur une alternance entre sessions thématiques et tables rondes, le programme de la journée donnait aux participants une ligne claire pour envisager les possibilités de réaffectation de l'édifice. Tout d'abord, comprendre l'histoire et l'architecture du lieu, avant de laisser la parole à des intervenants d'horizons très divers – homme politique, anthropologue, architecte, conservateur, haut fonctionnaire – pour débattre de l'opportunité d'une éventuelle réutilisation. Puis, tout en exposant la méthodologie du travail réalisé par les étudiants de l'École polytechnique fédérale de Lausanne, envisager de manière détaillée des projets de reconversion pour ce lieu, exposition à l'appui. Enfin,

revenir sur les hypothèses de réaffectation aujourd'hui envisagées et les mettre à l'épreuve au cours d'un ultime débat public.

- 4 Sans que cela fasse l'objet d'une discussion spécifique, la question de la valeur architecturale de l'édifice et les critères, explicites ou implicites, invoqués pour établir celle-ci, ont constitué un fil rouge reliant nombre de propos. Enfin, si les organisateurs et la plupart des participants sont apparus convaincus de cette valeur et de l'intérêt d'une renaissance qui garantirait sa sauvegarde, nombreux sont ceux qui ont souligné à quel point ce jugement était encore peu partagé, et combien sauver Dubuisson relevait d'un combat supposant des convictions fermes que ne découragent pas les revers répétés. Reste à comprendre pourquoi cette architecture « ne passe pas ». Et, dans le cas de l'ex-MNATP, l'architecture n'est sans doute qu'une des manifestations des multiples malaises attachés à ce nom.
- 5 Que sait-on de la construction du musée ? Comment situer celui-ci dans l'œuvre de Dubuisson ? Quelle est la place de cet édifice dans l'histoire architecturale des musées ? Ces enjeux de connaissance scientifique étaient nécessaires pour poser les termes des débats ultérieurs, il était en outre indispensable de les placer en ouverture pour mettre à distance les représentations actuelles attachées au site : musée obsolète, édifice amianté, espace jadis public mais désormais interdit d'accès. Simon Texier a répondu à la dernière de ces questions, replaçant les « ATP » dans une lignée de musées ouverte avant 1940 par Henry Van de Welde au musée Kröller-Müller d'Otterlo (Pays-Bas) d'une part et par Philip L. Goodwin et Edward Durell Stone au MOMA (New York) de l'autre : tandis qu'en France la référence à l'architecture classique reste nécessaire pour représenter l'institution muséale, les palais de la colline de Chaillot en attestent, les architectes d'autres pays font des choix beaucoup plus radicaux, avec des équipements aussi différents que les musées Lehmbruck de Duisbourg ou Gulbenkian de Lisbonne, jusqu'à la Neue Nationalgalerie de Mies van der Rohe de Berlin (1963-1968), tous ont en commun cependant la simplicité des formes et la recherche de conditions optimales pour l'exposition des objets, ceux-ci passant par un plan aussi libre que possible. Simon Texier a en outre souligné la très grande parenté formelle entre le travail de Dubuisson et le Museo del Traje, œuvre madrilène de Jaime López de Asiaín et Ángel Díaz Domínguez, presque contemporain du bâtiment du bois de Boulogne.
- 6 Il revenait ensuite à Hugo Massire de présenter Dubuisson dans son milieu professionnel, celui des architectes des bâtiments civils et des palais nationaux, tous ou presque Grand Prix de Rome (Dubuisson, par exemple, obtient le prix en 1945, quelques années après Dufau – 1938 – et Bernard – 1935) Tous sont des pragmatiques, soucieux de concilier leur culture scolaire avec l'urgence des conditions de construction imposées par les circonstances historiques : guerre, reconstruction, croissance démographique et modernisation de la France. Leur très fort esprit de corps leur vaut le reproche de former une « caste homogène » et d'être « les poissons pilotes d'un art d'État », ceci au point qu'André Fermigier, saluant en 1972 l'ouverture du musée, ignore superbement la modernité de l'édifice, du titre de sa chronique – « La France d'avant l'usine » – jusqu'au détail de son contenu, exclusivement dédié aux collections.
- 7 Reste que ce musée est quelque peu atypique dans une œuvre dominée par le logement (on a évoqué alors l'immeuble de la rue du Commandant-Mouchotte, partie intégrante de l'opération Maine-Montparnasse, ou encore le grand ensemble de la Caravelle de Villeneuve-la-Garenne, et plus tard la luxueuse villa Weil). Aussi, resserrant encore un peu l'étau autour du Jardin d'acclimatation, Élise Guillerm, auteur d'une thèse sur

Dubuisson, a retracé les grandes étapes de ce projet, depuis 1953 et la lettre de mission mentionnant le transfert au palmarium des collections du musée des ATP. En effet, la mission première de l'architecte paraît bien avoir été d'approprier à un nouvel usage un édifice déjà existant, même si, très rapidement, Georges Henri Rivière et Dubuisson militent – avec succès – pour une construction neuve. Si l'autorisation de destruction du palmarium est donnée dès 1957, il faut plus de quinze ans pour le chantier aboutisse, au prix de multiples crises et malgré un manque constant de moyens, difficultés qui ont été rappelées par André Desvallées en conclusion de cette première partie puis par Martine Segalen au cours de la table ronde qui a suivi.

- 8 La suite de la rencontre, à travers diverses formes de débats, a gravité autour de la question de la réaffectation. Un assez large consensus s'est dégagé en faveur du remplacement plutôt que de la destruction, même si a pu être rappelée l'alternative existant entre la sauvegarde de deux patrimoines dès lors regardés comme antagonistes, s'excluant pour ainsi dire l'un l'autre : d'un côté le patrimoine naturel, celui du Bois (alors que 50 % de la superficie des bois parisiens est actuellement « mitée » par diverses installations), de l'autre le patrimoine architectural (bien que le musée ne fasse aujourd'hui l'objet d'aucune protection, pas plus de la part de la Ville que de celle de l'État, et pas même d'un signalement au titre du label « patrimoine du XX^e siècle »). Consensus, certes, mais Yves Contassot a tenu à poser d'emblée que seule une réaffectation sur un projet crédible pouvait assurer un avenir à ce patrimoine, faute de quoi l'édifice serait promis à un lent délitement, dans un micro-contexte géographique marqué par la tension aisément perceptible entre sa décrépitude déjà avancée et la flamboyance voisine de la fondation LVMH, création toute récente de Frank Gehry. Une longue frise photographique installée au fond de la salle souligna tout au long de la journée cette singulière coexistence. C'est Jean Gauthier, naguère directeur de l'Architecture au ministère, qui le premier rappela un projet antérieur de réutilisation du bâtiment : le rassemblement en son sein des neuf implantations de l'Organisation internationale de la francophonie disséminées dans tout Paris, idée envisagée sous la présidence de Jacques Chirac.
- 9 Au cours de l'après-midi, ce sont les futurs possibles qui furent détaillés, grâce aux travaux collectifs des étudiants de l'École polytechnique fédérale de Lausanne, encadrés par Denis Eliet et Laurent Lehmann, dans le cadre d'une formation dédiée à la sauvegarde de l'architecture contemporaine dont Nicola Braghieri et Franz Graf rappelèrent en introduction les principes méthodologiques. De Cité du compagnonnage (par Antoine Girardon et Jérémie Jobin) en école de Haute-couture (Rafaël Schneider), en passant par une école hôtelière de la Gastronomie (Nicolas Chatelan et Andrew Dragesco) furent exposés, maquettes à l'appui, des projets crédibles à défaut d'être toujours réalisables, qui, pour plusieurs d'entre eux, reprenaient peu ou prou la répartition des fonctions affectées jadis aux deux corps de bâtiments principaux : dans les parties hautes bureaux et parfois logements, et espaces d'exposition plus ou moins ouverts au public dans la partie basse. Certains projets ont souligné avec justesse l'opportunité d'une ouverture de l'équipement vers l'intérieur du Jardin d'acclimatation, plutôt que de laisser celui-ci donner seulement sur l'avenue. Enfin, un dernier travail, celui de Roxane Doyen, se distinguait des autres par l'originalité de l'usage envisagé (un hôtel de luxe) et par sa fidélité encore plus marquée aux aménagements d'origine puisque la délimitation des espaces intérieurs du musée y était reprise comme trame de l'agencement pour les bassins successifs de l'établissement de bains³. La proximité de certains projets avec l'ancienne destination du lieu était frappante : compagnonnage, arts du textile ou de la

table, autant de thèmes qui renvoyaient – pensait-on – à la culture matérielle à l'honneur sur les cimaises et dans les galeries des ATP. Simple illusion d'optique historique, pourtant, puisque, de l'avis même des étudiants, c'est la proximité de la fondation LVMH, et l'empreinte toute récente des industries du luxe sur ce site naguère rêvé comme un « Louvre du peuple » qui leur avait inspiré ces choix.

- 10 C'est au cours de la table ronde finale, autour des propos de Joseph Abram, Serge Louveau, Bruno Reichlin et Claude Prelorenzo, que se dessinèrent des pistes concrètes : École du Louvre, université de Paris-Dauphine, musée des Arts décoratifs, fondation Le Corbusier, cette dernière idée revenant avec une plus grande insistance, et Claude Prelorenzo y voyant une occasion à saisir pour démêler un regrettable paradoxe : d'un côté un bâtiment remarquable mais en déshérence, de l'autre une archive d'exception, mais condamnée, faute de place, à n'apparaître que dans des expositions temporaires. Encore faudrait-il compléter le programme de réaménagement, dans la mesure où seulement 7 000 m² sur les 20 000 disponibles seraient susceptibles d'être affectés à la présentation de l'œuvre de cet architecte. Et pourquoi pas, lança quelqu'un alors que les discussions s'achevaient, une fondation Pinault ?
- 11 C'est Didier Lehmann, peut-être, qui a le plus justement caractérisé la valeur architecturale du musée : un chef-d'œuvre, sans doute, mais un « chef-d'œuvre du peu, de l'économie, de la pensée juste », et comme en écho à ce jugement, Bruno Reichlin a quant à lui parlé d'architecture « de l'abstraction totale ». Comme de juste, en cette journée, l'architecture importait plus que la muséologie, mais Reichlin a également rappelé l'impact durable de celle-ci et la renommée attachée à l'œuvre de « magicien des vitrines » que fut Rivière, pour reprendre le titre du livre de Nina Gorgus⁴ : en 1989, lorsque fut envisagée l'extension du musée d'Ethnographie de Genève, c'est encore vers les ATP que se tournèrent les architectes suisses. Une architecture qui fit date, sans doute, mais qu'il est encore bien difficile de faire reconnaître aujourd'hui à sa juste valeur en dehors des cercles acquis à la cause, y compris au sein des jeunes générations d'architectes et d'historiens : Didier Lehmann a évoqué, en contrepoint de son travail avec l'EPLF, un semblable atelier conduit avec les élèves de l'École d'architecture de Paris-Val-de-Seine et leur faible appétence pour Dubuisson et son travail ; de même, Jean-François Cabestan n'a pu que faire état de l'incompréhension manifestée par des étudiants en histoire de l'art découvrant le thème de la journée d'étude... L'absence de protection ou même de label n'est qu'un symptôme supplémentaire de ces réticences⁵. Et l'on peut témoigner ici que le label « patrimoine du xx^e siècle », après presque vingt ans d'existence, est loin, hélas, d'être le plus populaire, parmi tous ceux que porte la direction des Patrimoines.
- 12 Espérons que cette journée portera ses fruits. Gageons qu'elle contribuera à une prise de conscience plus large de l'importance de l'enjeu. À tout le moins, elle aura contribué à mieux comprendre, dans toute sa complexité, le malaise profond que ce lieu continue à susciter au sein de l'institution patrimoniale. En effet, les ATP concernent pas moins de trois composantes de celle-ci, d'importance très inégale dans les politiques publiques, mais qui toutes ont en commun de rejeter aujourd'hui la modernité qu'incarna naguère l'édifice. Pour la muséologie, ce fut, au temps de l'inauguration, un chef-d'œuvre presque écrasant de réussite esthétique et technique, bien vite dépassé cependant, par la vague des écomusées et de la nouvelle muséologie. Pour l'ethnologie, ce fut le modèle achevé du musée-laboratoire, l'outil impeccable au service d'une démarche scientifique de catalogage des objets comme des pratiques. Mais Martine Segalen a montré, il y a

quelques années déjà, combien ce musée-laboratoire avait connu de problèmes de fonctionnement⁶, exacerbant les divergences entre chercheurs et conservateurs plus qu'il ne contribuait à les rapprocher au service d'une cause commune. Apparaît mieux désormais, au terme de cette journée, l'embarras qu'il continue de faire naître au sein de l'administration du patrimoine monumental et les difficultés qu'il y a aujourd'hui à aimer et faire aimer, en des temps de doute, cet art des Trente Glorieuses si confiantes en elles-mêmes.

NOTES

1. - *Le grand blond avec une chaussure noire*, film français d'Yves Robert, 1972.
 2. - Les archives de Jean Dubuisson sont conservées aux archives de la CAPA (224 Ifa), et les Archives nationales ont reçu en versement la majeure partie des fonds du musée des ATP (pour l'essentiel : 20140240/1-20140240/125).
 3. - Il faut espérer que ces différents projets seront au moins en partie accessibles en ligne via le site de l'EPLF.
 4. - GORGUS, Nina. *Le magicien des vitrines : le muséologue Georges Henri Rivière*. Paris : Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2003.
 5. - Le musée des Arts et traditions populaires fait toutefois l'objet d'une courte notice dans l'ouvrage collectif *Architectures de la culture. Culture de l'architecture*. Paris : Éditions du patrimoine, 2009. Ce livre a été publié à l'occasion du cinquantième anniversaire de la création du ministère et offre un tour d'horizon des principales réalisations architecturales dans le domaine des équipements culturels : bibliothèques, théâtres, musées, immeubles de bureaux...
 6. - SEGALEN, Martine. *Vie d'un musée, 1937-2005*. Paris : Stock, 2005.
-

AUTEUR

CHRISTIAN HOTTIN

Conservateur en chef du patrimoine, département du pilotage de la recherche et de la politique scientifique, direction générale des Patrimoines christian.hottin@culture.gouv.fr